

Robert Johnson, le bluesman qui a croisé le Diable



Robert Johnson, bluesman sous le signe du Diable / L'Echo des savanes / 18 ans / le 13 janvier 2021

C'est un mythe. A lui seul, Robert Johnson incarne toutes les légendes du blues. L'artiste et sa musique font l'objet de deux livres aussi passionnants que des poèmes.

En plein blues du semi-confinement, deux livres remontent à la source du mot. Quelque part dans les champs de coton des plantations du Mississippi à l'ombre des églises du célèbre Florence. Les éditions Albin traduisent une scénariste américaine: "Deep Blues" de Robert Palmer. Cet ouvrage date de 1992 pour sa version originale. Il reste une bible pour comprendre l'histoire du blues et son contexte culturel, politique, socio-économique.

Parallèlement, l'édition Casini nous livre la biographie la plus fouillée du guitariste et chanteur Robert Johnson. Elle est signée Bruce Conforth et Gayle Dean Wardlow, deux fondateurs du rock blues. Son titre: "Et le diable a surgi, la vraie vie de Robert Johnson".

Ciber Johnson, c'est aborder la légende: son pacte avec le Diable

Tout se serait produit à un samedi, pas loin du Lee Park et de Park Plaza, en pleine communauté. L'heure? Minuit bien sûr. Le mythe du guitariste qui vend son âme au Diable pour devenir virtuose de la six cordes est d'abord et avant tout une histoire.

Composé par Robert Johnson lui-même, "Cross Road Blues" est enregistré en novembre 1936 dans la chambre 414 de l'hôtel Gunter à San Antonio, Texas. Une autre rumeur affirme qu'il se tournait alors contre la mer pour jouer, afin que personne ne puisse comprendre sa manière de jouer.

» A écouter, "Cross Road Blues" de Robert Johnson:

De moonshine empoisonné

Une légende, qui plus est diabolique, c'est toujours utile elle fixer le passé, fait grandir la réputation et protège parfois des mauvais coups. Pas assez cependant. Dès la fin des années 20, musicien itinérant, regardant avec sa seule guitare acoustique, le jeune Robert court les plantations et les bleds à travers le Delta du Mississippi et le proche Arkansas. Il saute d'un train de marchandises à un pont arides de coton, joue au chemin, dans des fêtes improvisées, dans la rue, dans des trépiers de campagne. On y danse, joue aux cartes, boit du moonshine, le whisky de contrebande. On y trouve des amants d'une nuit. Ces lieux sont dangereux. C'est là que le très jeune carrière de Robert Johnson s'oreille. Empoisonné en soit 1938 à l'âge de 27 ans par un verre jaloux.

La légende, une de plus, parle de moonshine. En fait Johnson était déjà tellement rongé par l'alcool et l'absence de soins médicaux, qu'une simple potion à base de aspiratine l'a envoyé au paradis alors que le feu du jalous était juste de le rendre malade quelques jours pour le guérir d'avoir dragué sa voisine. Mais revenons au Diable, imaginez-vous en nuit campagne, en pleine nuit, dans un feu sans aucun éclairage.



Noir... et seul dans le noir

Il y a de quoi avoir les chacoilles. On quitte le moindre son, le moindre bruissement de vent, le cri d'un animal. Dans le Mississippi des années 30, si vous êtes Noir, vous pouvez vous faire lyncher ou fléguer par une bande de blancs passant le gas fessard... En plus, la communauté afro-américaine a hérité de toutes les croyances liées au maudis, notamment celle du Samedi. Qui peut vous attraper au milieu de la nuit. Et dans cette population aussi pieuse qu'elle peut être pécheronne, le blues, c'est de toute manière la musique du Diable, l'expression même du péché. Le chemin vers la débauche. Contrairement au gospel des paroisses évangéliques.

Dans le Mississippi, ce train-savane de Robert Johnson est ainsi aussi adulé que méprisé. Et quand on est un Noir qui marche encore après la crétinisation, il faut savoir garder son sang-froid.

Des esprits autour de son lit

La légende du contrat diabolique viendrait d'un bluesman plus âgé. Bessie Whetstone, qui se serait d'abord passé le fameux pacte. Dans le blues, la thématique du samedi avec le Malin revient plus d'une fois. En 1924, Clara Smith chantait ainsi "Done Sold my soul to the Devil" et en 1929, Bessie Smith, grande légende du blues, décrivait les esprits qu'elle voyait autour de son lit dans "Blue Spirit Blues".

» A écouter, "Blue Spirit Blues" de Bessie Smith:



La légende vient aussi du fait qu'un jour Robert Johnson, guitariste débauché, disparaît, pour mieux réapparaître quelques mois plus tard en musicien virtuose... les exagérations et autres vantardises de ses contemporains ont contribué au mythe du musicien maudit.

En fait, cet homme disparaissait en permanence. Toujours en route, dans toujours absent. Robert Johnson a quitté son pays pour suivre les conseils d'un bluesman plus expérimenté, Ike Zimmerman... Ces musiciens itinérants jouaient toute la journée et une partie de la nuit. Leur survie économique dépendait de leur talent. Robert Johnson a d'abord copié ses pairs (Son House, Charley Patton, Lonnie Johnson, Blind Blake...), cités ses textes de-ci de-là, interprété les succès du moment (y compris les succès des blancs) pour finalement trouver son style et sa technique. Un style unique, fulgurant, que les rockers blancs découvrirent bien après sa mort lors de la genèse du premier 33 tout consacré à son répertoire, en 1957. Les premiers fans se nomment Rolling Stones, John Mayall, Eric Clapton et la suite relève d'une autre légende.

Thierry Sartoret/L'heb

A lire

Bruce Conforth et Gayle Dean Wardlow, "Et le diable a surgi, la vraie vie de Robert Johnson", Casini

Robert Palmer, "Deep Blues", Editions Albin

Amos C. Anderson-contre-cour du célèbre bluesman, "Brother Robert". En anglais chez Rocher Books

A voir

"No Rainey's Black Bottom", de George C. Wolfe, un film sur la vie de l'une des premières chanteuses de blues, Bessie Smith.